

AUQUE Hubert (1999)

Le fruit de vie

Les cahiers d'éthique sociale et politique, AUTRES TEMPS ont publié cet article dans le numéro 62 - été 1999 - intitulé Entre nécessité et scandale : manger.

« C'est l'histoire d'un homme d'affaires qui est en vacances en Inde. Sur la grève, il voit un pêcheur qui revient avec un poisson. Il admire sa prise et lui dit:

- C'est le bonheur. Tu retournes en chercher? Je vais avec toi. Il faut que tu m'expliques comment tu pêches.

- Retourner en chercher !... mais pour quoi faire? demande le pêcheur.

- Mais parce que tu en auras plus, répond l'homme d'affaires.

- Mais pour quoi faire?

- Parce que, quand tu en auras eu, tu en revendras.

- Mais pour quoi faire?

- Parce que, quand tu l'auras vendu, tu auras de l'argent.

- Mais pour quoi faire?

- Parce que tu pourras t'acheter un petit bateau.

- Mais pour quoi faire?

- Eh bien, avec ton petit bateau, tu pourras avoir plus de poissons.

- Mais pour quoi faire?

- Eh bien, tu pourras prendre des ouvriers.

- Mais pour quoi faire?

- Ils travailleront avec toi.

- Mais pour quoi faire?

- Tu deviendras riche.

- Mais pour quoi faire?

- Tu pourras te reposer.

Le pêcheur lui dit alors:

- Mais c'est ce que je vais faire tout de suite. »

(Abbé Pierre)

Ce conte nous dit clairement l'opposition entre deux modes de vie: « manger pour vivre », « vivre pour manger ». Pour être pleinement dans l'atmosphère de la possession qui nous entoure il convient d'écrire « vivre pour consommer », car on le sait manger, avoir un toit, n'est pas la préoccupation essentielle de la majorité des occidentaux même si la proportion de pauvres se développe et que pour eux ces deux besoins sont omniprésents.

Ce que l'homme d'affaires signifie au pêcheur, c'est qu'il doit autour d'un besoin élémentaire développer des besoins annexes et surtout, surtout entraîner d'autres dans les mêmes prétendues nécessités.

De «l'impossible» rapport individuel avec la nourriture

Dans cette scène si bien proposée par l'auteur, ce qui semble insupportable à l'Homme occidental, c'est le rapport direct du pêcheur à sa nourriture. Certes il lui propose de s'enrichir mais derrière ce prétexte, il veut l'attirer à devenir organisateur du travail des autres, de leurs besoins, de leurs désirs: c'est alors qu'il aura droit au repos; mission accomplie: il aura contribué à faire s'agiter ses contemporains, à les éloigner du rapport direct qu'ils pouvaient entretenir avec l'objet consommé, la nourriture.

Depuis cinquante ans peu à peu, les campagnards ont adhéré au mode de consommation des citadins; la société industrielle a imprégné ceux qui lui sont étrangers, elle les a «vassalisés». Ainsi, celles et ceux qui étaient le moins dépendants du schéma industriel l'ont adopté: les potagers sont remplacés par des pelouses monotones; là où poussaient des tomates et des haricots, chemin en graviers et statuettes «kitsch» ont trouvé place, c'est dans le réfrigérateur et le congélateur que l'on puisera pour retirer une nourriture préfabriquée aux saveurs rajoutées.

Hélas ce schéma n'est pas caricatural même s'il est plus notable dans des régions que dans d'autres, dans des pays que dans d'autres.

Nous nous nourrissons désormais dans la dépendance. Celles connues du jardinier étaient liées aux intempéries ou aux prédateurs; c'est désormais la panne du congélateur, une grève dans les moyens de transport qui peuvent priver le consommateur. Changement de comportement: on finit par accepter qu'une grève paralyse les échanges et l'on trouve intolérable ce que la nature nous livre sous forme de grêle, d'inondations ou de tempêtes !

Déjà en 1945, Lanza del Vasto écrivait dans *Principes et préceptes du retour à l'évidence* Denoël, Paris:

« Que font-elles de nécessaire les villes?

Font-elles le blé du pain qu'elles mangent?

Font-elles la laine du drap qu'elles portent?

Font-elles du lait?

Font-elles un œuf?

Font-elles le fruit ?

Elles font la boîte.

Elles font l'étiquette.

Elles font les prix.

Elles font la politique.

Elles font la réclame.

Elles font du bruit.

Elles nous ont ôté l'or de l'évidence, et l'ont perdu. »

Mais la ville s'est étendue et elle a étendu son mode de vie (ou de survie !...). Pourtant çà et là des frémissements se notent; les nouvelles générations déposent les statuettes kitsch à la décharge municipale et c'est le retour des tomates et des haricots dans les jardins; las de la fadeur de la nourriture industrielle: sans doute, mais las aussi d'être tenu à distance de ce qui se plante, germe, croît, de cette vie que nous regardons évoluer et qui nous relie à la création! Sans cette constatation, prise dans la graine devenue fruit nous perdons le sens de la vie qui nous est prêtée. Notre dieu est alors ce qui nous tient: l'ère industrielle. Retrouver cette valeur perdue pour une génération est une perspective qui se profile et qui annonce le retour de valeurs et la mise à l'écart de l'idole.

Allons-nous pour autant nous sustenter sans honorer ce don de la nature? Manger implique une reconnaissance. Même si nous sommes les cultivateurs, terre, pluie, vent et soleil contribuent à faire de la graine une plante. Que nous y voyions l'œuvre de la création ou seulement celle des éléments, un instant pour se rappeler cela avant de mordre dans le fruit est une manière de rendre grâce pour savourer l'aliment en étant présent dans l'acte de manger. Je me sens en plein accord avec ce qu'écrit à ce sujet dans « Le Prophète », Kalil Gilbran :

« Puissiez-vous vivre du parfum de la terre, et comme une plante vous sustenter de lumière.

Et que votre table soit un autel sur lequel les purs et les innocents de la plaine sont sacrifiés pour ce qui est pur et plus innocent en l'homme.

Et lorsque vous mordez une pomme à pleines dents, dites-lui en votre cœur:

"Tes semences vivront dans mon corps,
et les bourgeons de tes lendemains fleuriront
dans mon cœur, et ton parfum sera mon haleine,
et ensemble nous nous réjouirons en toutes saisons." »

De la violence du maître des consommations

C'est peut-être à la laiterie voisine de notre village que sont fabriqués les yaourts que nous allons consommer ; mais pour venir de la laiterie à nos tables les circuits de distribution les auront fait longtemps voyager: surcharge financière peut-être mais surtout surcroît de pollution à travers les camions trop nombreux qui traversent les régions, la France, l'Europe. Pour éviter cela, il n'est pas si difficile de fabriquer ses yaourts soi-même. Le problème dès lors se reporte sur le lait, et si l'on ne tient pas à prendre le rôle du fondamentaliste gandhien, il faudra bien accepter d'acheter du lait-voyageur. Nous voici donc entre la position du consommateur exempt de toute attention critique et le puriste, position il se peut inconfortable mais qui actuellement est la seule qui est pragmatique: ne pas se couper totalement des circuits d'échange, ne pas s'y soumettre.

Certes il sera dur de maintenir un minimum de rigueur éthique envers les monopoles agroalimentaires. La mondialisation et la fusion des firmes peu à peu détruisent toute initiative, assujettissent fabricants, distributeurs et consommateurs. S'il est difficile de «boycotter» certaines marques parce qu'on ignore qui les gère, les consommateurs ont appris à repérer les possessions de Nestlé ; les agissements de cette firme ont été maintes fois dénoncés et surtout concernant son attitude dans les pays en voie de développement. Longtemps Nestlé a distribué gratuitement des échantillons de lait en poudre et a mené une politique de dévalorisation du lait maternel. Les poudres additionnées aux eaux polluées des pays en voie de développement sont responsables de la mort de plusieurs millions de nourrissons... Peut-on encore soutenir Nestlé en achetant ses produits?

Autre violence de la mondialisation: la mort du commerce local. Certes celui-ci a déjà été victime d'une mainmise de l'agroalimentaire sur le plan national. Hors de la grande distribution l'épicier plus encore que le confectionneur ou le libraire a dû se résoudre à fermer boutique. En conséquence on connaît les méfaits de l'absence de commerces de proximité; les repères sociaux, les modes relationnels sont considérablement modifiés. Nous portons des vêtements confectionnés par des chinoises qui n'en portant pas de semblables et les vendeuses de nos pays européens auront à oublier qu'elles ont formation et talents pour être elles-mêmes couturières! A trop entrer en dépendance que ce soit à propos de vêtement ou de nourriture, l'Humain n'est relié à personne de repérable. L'autre n'a jamais autant été indéfini, impersonnel, lointain. Nous souffrons, notre corps souffre de cette carence relationnelle. Les maux digestifs sont pléthoriques de nos jours: manger vite, sans savourer, sans connaître l'origine, sans donner place à la valeur du labeur de celles et ceux qui ensemble nous procurent notre repas, est notre lot quotidien. S'il nous est difficile d'être relié à la terre productrice en plantant et coupant, nous pouvons honorer dans notre silence respectueux et reconnaissant tous les inconnus, hommes et femmes, qui sont les relais entre la terre et notre assiette. Militer contre les firmes multinationales est une autre action, nous pouvons la mener dans la paix comme dans la haine: les bonnes causes ne donnent pas le mode d'emploi de l'action! Un travail personnel de reconnaissance holistique peut aider la qualité des trois moments quotidiens où nous rendons hommage aux inconnus donateurs, et grâce à la création.

L'oralité et ses lendemains

Afin de trouver une voie satisfaisante pour se dégager de/et dénoncer la mondialisation agro-alimentaire, le travail personnel de reconnaissance, ne peut s'accomplir sans interroger notre rapport à l'oralité.

La manière dont on a nourri un enfant et dont il s'est comporté envers cette nourriture, marque l'adulte sans, le plus souvent, qu'il cherche à savoir ce qui s'est vécu dans son enfance. C'est pourtant dès la première tétée que prend racine notre comportement oral. Nous sommes souvent prisonniers de modes répétitifs dans l'absorption de nourriture: impatience, glotonnerie, morphalité, ou lenteur d'absorption, goûts inchangeables, manies établies risquent de se fixer et de nous accompagner toute notre vie. Nous sommes alors dépendants de la nourriture au-delà du besoin de se nourrir. Pour retrouver le sens du goût, la spécificité du plaisir oral, le manque

resitue le mangeur: il y a dans le jeûne une épuration des erreurs alimentaires. Les effets du jeûne se sentiront dans les lendemains de sa fin: réintégration de la qualité du goût, dosage de la quantité nécessaire, valeur gustative naturelle, etc. Le manque avive l'essentiel du besoin. 17 heures de jeûne hebdomadaires sont importantes pour l'hygiène du corps mais il est bon deux fois l'an de jeûner trois jours, pour parfaire cette hygiène, certes, mais réviser notre relation à la nourriture. Ce n'est pas que par le passage du manque que nous évaluerons la spécificité de la valeur que nous donnons aux aliments. Nous apprendrons en outre de quoi est faite notre peur de manquer, notre peur d'être victime d'une absence de nourriture. Nous apprendrons à maîtriser notre faim certes mais surtout à reconnaître la valeur de ce qui l'apaise.

Le jeûne longtemps pratiqué par les chrétiens, jeûne complet ou impliquant l'absence d'un ou plusieurs aliment(s), pour le musulman se concrétise lors du ramadan: différer l'absorption d'aliments est aussi un moyen de réintroduire du sens autre que nourricier à l'art de se nourrir.

Ainsi donc si pour le nourrisson l'absence de lait impliquait l'absence de mère, voire l'abandon, pour l'adulte qui doit se dégager de cette peur archaïque, la rémission momentanée du repas le détache de la prégnance du besoin pour l'introduire à la relation avec le donateur premier.

Contrairement au pêcheur présenté par l'Abbé Pierre qui les possède déjà, mais semblablement à l'homme d'affaires, nous avons à retrouver les vraies valeurs, entendons les valeurs fondatrices qui à travers l'objet consommé – le repas – nous relie à la création; nous pourrons alors comme nous y invite Kalil Gilbran dire: À l'automne lorsque nous cueillerons le raisin de nos vignes pour le pressoir, nous dirons en notre cœur: « Moi aussi je suis une vigne et mon fruit sera cueilli pour le pressoir, Et comme du vin nouveau je serai placé dans des vases éternels. »